

William Shakespeare, *Richard III*,

trad. Jean-Michel Déprats,
Paris, Gallimard, 1995, p. 22-37

ACTE I, SCENE 2

Entre la dépouille d'Henry VI gardée par des gentilshommes portant des hallebardes, lady Anne conduit le deuil [escortée par Tressel, Berkeley et d'autres gentilshommes].

ANNE

Déposez, déposez votre fardeau d'honneur,
(S'il est vrai que l'honneur peut être enseveli dans un cercueil).
Cependant qu'endeuillée je lamente
La chute prématurée du vertueux Lancastre.
Pauvre effigie glacée d'un saint roi,
Cendres blêmes de la Maison de Lancastre,
Restes exsangues de ce sang royal :
Qu'il me soit permis d'invoquer ton fantôme
Et de l'inviter à entendre les lamentations de la pauvre Anne,
Femme de ton Édouard, ton fils assassiné,
Poignardé par la main même qui te fit ces blessures.
Voici que sur ces plaies ouvertes qui laissèrent échapper ta vie
Je verse le baume impuissant de mes pauvres yeux.
Ô, maudite soit la main qui te fit ces trous ;
Maudit le cœur qui eut le cœur de faire cela ;
Maudit le sang qui fit couler ce sang.
Que sur le misérable exécré
Qui nous rend misérables par ta mort
S'abatte un sort plus terrible
Que je n'en peux souhaiter aux serpents, araignées, crapauds,
Ou à toutes les créatures rampantes et venimeuses qui sont en vie.
Si jamais il a un enfant, que ce soit un avorton,
Un monstre mis au jour avant terme
Dont l'aspect hideux et contre nature
Effraiera sa mère et brisera son espoir,
Et qu'il soit l'héritier de sa monstruosité.
Si jamais il prend femme, qu'elle soit rendue
Plus malheureuse par sa mort
Que je ne le suis par mon jeune seigneur et par toi.
Allez maintenant vers Chertsey pour y enterrer le saint fardeau
Que vous avez emporté de Saint-Paul ;
Et chaque fois que vous serez fatigués par son poids,
Reposez-vous pendant que je lamenterai la dépouille du roi Henry.

Entre Richard.

RICHARD

Arrêtez, vous qui portez le cadavre, et posez-le à terre.

ANNE

Quel noir sorcier conjure ce démon
Pour entraver des actes pieux et charitables ?

RICHARD

Traîtres ! Déposez ce cadavre ou par saint Paul
Je fais un cadavre de qui désobéit !

UN HALLEBARDIER

Mon seigneur, reculez et laissez passer le cercueil.

RICHARD

Chien rustre, arrête-toi quand je commande !
Lève ta hallebarde plus haut que ma poitrine,
Ou par saint Paul, je t'abats à mes pieds,
Et t'écrase, gueux, pour ta témérité.

ANNE

Quoi, vous tremblez ? Vous avez tous peur ?
Hélas, je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels,
Et des yeux mortels ne peuvent endurer la vue du diable.
Arrière, toi, terrible ministre de l'enfer !
Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel :
Son âme, tu ne peux pas l'avoir ; aussi va-t'en !

RICHARD

Suave sainte, par charité, moins de hargne.

ANNE

Abject démon, pour l'amour de Dieu, va-t'en et ne nous trouble pas,
Car de la terre heureuse tu as fait ton enfer,
Tu l'as remplie de cris imprécatoires et de clameurs profondes.
SI tu prends plaisir à voir tes odieux forfaits,
Contemple cet emblème de tes boucheries.
Ô, gentilshommes ! Voyez, voyez les blessures d'Henry mort
Ouvrent leurs bouches glacées et saignent de nouveau.
Rougis, rougis, toi, masse d'infecte difformité,
Car c'est ta présence qui fait jaillir ce sang
De ces veines froides et vides om le sang n'habite plus :
Ton action inhumaine et contre nature
Provoque ce déluge vraiment contre nature.
Ô Dieu ! qui fis ce sang, venge sa mort ;
Ô terre ! qui bois ce sang, venge sa mort ;
Ciel, de ta foudre frappe le meurtrier à mort,

Ou terre, ouvre-toi toute grande et dévore-le vivant,
Comme tu avales le sang de ce bon roi
Que son bras gouverné par l'enfer a massacré.

RICHARD

Madame, vous ne connaissez pas les règles de la charité,
Qui rend le bien pour le mal, et les bénédictions pour les malédictions.

ANNE

Scélérat, tu ne connais ni la loi divine ni la loi humaine.
Il n'est pas de bête si féroce qu'elle ne connaisse quelque pitié.

RICHARD

Mais je n'en connais aucune, et donc ne suis pas une bête.

ANNE

Ô prodige, quand les démons disent la vérité !

RICHARD

Plus grand prodige encore quand les anges sont si furieux.
Daigne, divine perfection de la femme,
De ces crimes supposés, me permettre
Par le menu de me disculper.

ANNE

Daigne, maligne infection d'homme,
De ces crimes connus, me permettre
Par le menu d'accuser ta maudite personne.

RICHARD

Beauté que la langue ne peut décrire, laisse-moi
Le patient loisir de m'excuser.

ANNE

Hideur que le cœur ne peut concevoir, tu ne peux trouver
D'autre excuse véritable que de te pendre.

RICHARD

Par ce désespoir, je m'accuserais.

ANNE

Par ce désespoir, tu t'excuseras
En vengeant dignement sur toi-même
Les indignes meurtres commis sur d'autres.

RICHARD

Supposons que je ne les ai pas tués ?

ANNE

Autant dire qu'ils n'ont pas succombé ;
Mais morts ils sont, esclave diabolique, et par toi.

RICHARD

Je n'ai pas tué votre mari.

ANNE

Alors, il est encore en vie.

RICHARD

Non, il est mort, assassiné par la main d'Édouard.

ANNE

Par ton infecte gorge, tu mens : la reine Margaret a vu
Ton glaive meurtrier tout fumant de son sang,
Et tu l'inclinais contre sa poitrine,
Si tes frères n'en avaient détourné la pointe.

RICHARD

J'étais provoqué par sa langue calomnieuse
Qui rejetait leur crime sur mes épaules innocentes.

ANNE

Tu étais provoqué par ton esprit sanguinaire
Qui n'a jamais rêvé que de boucheries.
N'as-tu pas tué ce roi ?

RICHARD

Je te l'accorde, oui.

ANNE

Tu me l'accordes, porc-épic ! Dieu m'accorde aussi
Que tu sois damné pour cet acte criminel.
Ô, il était tendre, doux et vertueux.

RICHARD

Tant mieux pour le roi du Ciel qui le garde.

ANNE

Il est au Ciel où tu n'iras jamais.

RICHARD

Qu'il me remercie d'avoir aidé à l'y envoyer,
Car il était plus fait pour ce lieu-là que pour la terre.

ANNE

Et toi tu n'es pas fait pour d'autre lieu que l'enfer.

RICHARD

Si, un autre encore, si vous voulez bien me l'entendre nommer.

ANNE

Quelque cachot ?

RICHARD

Votre chambre à coucher.

ANNE

Que l'insomnie s'abatte sur la chambre où tu couches.

RICHARD

Elle le fera, madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.

ANNE

Je l'espère !

RICHARD

Je le sais. Mais douce lady Anne,
Laissons cette âpre joute de nos esprits,
Et suivons une méthode un peu plus calme.
La cause de la mort prématurée
D'Henry et d'Édouard Plantagenêt
N'est-elle pas aussi blâmable que le meurtrier ?

ANNE

C'est toi qui en fus la cause et l'exécutant exécré.

RICHARD

C'est votre beauté qui fut la cause de cet effet :
Votre beauté qui me hantait dans mon sommeil
Et me poussait à entreprendre la mort du monde entier,
Pour pouvoir vivre une heure seulement sur votre sein charmant.

ANNE

Si je croyais cela, je te le dis, assassin,
Ces ongles arracheraient cette beauté de mes joues.

RICHARD

Ces yeux ne souffriraient pas le saccage de cette beauté ;
Vous ne pourriez la flétrir, moi présent.
Comme le monde entier est réchauffé par le soleil,

Ainsi le suis-je par elle ; elle est mon jour, ma vie.

ANNE

Qu'une nuit noire obscurcisse ton jour et la mort ta vie.

RICHARD

Ne te maudis pas toi-même, belle créature ; tu es les deux.

ANNE

Je voudrais l'être, pour me venger de toi.

RICHARD

C'est une querelle vraiment contre nature,
De se venger de qui t'aime.

ANNE

C'est une querelle juste et raisonnable,
De se venger de qui a tué mon mari.

RICHARD

Madame, celui qui vous a privée de votre mari,
L'a fait pour vous en donner un meilleur.

ANNE

Un meilleur ne respire pas sur cette terre.

RICHARD

Il vit celui qui t'aime plus que lui.

ANNE

Nomme-le.

RICHARD

Plantagenêt.

ANNE

C'était lui.

RICHARD

C'est bien le même nom, mais il est de meilleure nature.

ANNE

Où est-il ?

RICHARD

Ici.

Elle crache sur lui.

Pourquoi craches-tu sur moi ?

ANNE

Je voudrais que ce fût pour toi poison mortel.

RICHARD

Jamais poison ne vint d'un lieu si doux.

ANNE

Jamais poison ne dégoutta d'un plus hideux crapaud.
Hors de ma vue ! Tu infectes mes yeux.

RICHARD

Tes yeux, douce dame, ont infecté les miens.

ANNE

Je voudrais qu'ils fussent des basilics pour te frapper à mort.

RICHARD

Je le voudrais, afin de mourir une fois pour toutes ;
Car à présent ils me tuent d'une vivante mort.
Ces yeux, tes yeux, ont tiré des miens des larmes salées
Et avili leur aspect par des pleurs d'enfant.
Ces yeux, qui n'ont jamais versé une larme de remords,
Non, même quand mon père York et Édouard pleurèrent
D'entendre évoquer les douloureuses plaintes de Rutland
Lorsque le noir Clifford lui planta son épée ;
Ni même quand ton père, ce guerrier, comme un enfant,
Raconta la triste histoire de la mort de mon père,
Et vingt fois s'arrêta pour gémir et pleurer,
Au point que tous les auditeurs avaient les joues mouillées
Comme des arbres trempés de pluie. A ce triste moment,
Mes yeux virils ont dédaigné une humble larme ;
Ce que de telles souffrances n'ont pu leur arracher,
Ta beauté l'a fait et les a aveuglés de pleurs.
Je n'ai jamais sollicité ami ni ennemi ;
Ma langue n'a jamais su apprendre un doux mot caressant,
Mais à présent que ta beauté s'offre en honoraires,
Mon cœur fier sollicite et presse ma langue de parler.
Elle le regarde avec dédain.
N'enseigne pas à ta lèvre un tel dédain ; car elle fut faite
Pour le baiser, ma dame, et non pour ce mépris.
Si ton cœur plein de vindicte ne peut pardonner,
Vois, je te prête cette épée à la pointe acérée ;
Et s'il te plaît de la dissimuler dans cette loyale poitrine,
Et d'en laisser s'échapper l'âme qui t'adore,
Je l'offre nue à ton coup mortel,

Et implore humblement la mort à genoux.
Il [s'agenouille,] offre sa poitrine ouverte, elle dirige l'épée contre lui.
Non, n'hésite pas, car j'ai bien tué le roi Henry ...
Mais c'est ta beauté qui m'y a provoqué.
Non, dépêche-toi ; c'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard ...
Mais c'est ton visage divin qui m'y a poussé.
Elle laisse tomber l'épée.
Relève cette épée ou relève-moi.

ANNE
Lève-toi, imposteur ; bien que je souhaite ta mort,
[Il se relève.]
Je ne veux pas être ton bourreau.

RICHARD
Alors, dis-moi de me tuer, et je le ferai.

ANNE
Je te l'ai déjà dit.

RICHARD
C'était dans ta fureur.
Redis-le-moi, et en entendant ces mots,
Cette main qui, par amour pour toi, a tué ton amour,
Par amour pour toi, tuera un amour bien plus véritable :
De ces deux morts tu seras la complice.

ANNE
Je voudrais connaître ton cœur.

RICHARD
Il est peint par ma langue.

ANNE
Je le crains, tous deux sont faux.

RICHARD
Alors jamais homme ne fut vrai.

ANNE
Allons, allons, rengainez votre épée.

RICHARD
Dites alors que la paix est faite.

ANNE
Cela, tu le sauras plus tard.

RICHARD

Mais puis-je vivre dans l'espérance ?

ANNE

Tous les hommes, j'espère, y vivent.

RICHARD

Daignez porter cet anneau.

ANNE

Prendre n'est pas donner.

RICHARD

Vois comme mon anneau enserre ton doigt :
Ainsi ta poitrine enclôt mon pauvre cœur ;
Porte-les tous les deux car tous deux sont à toi.
Et si ton pauvre serviteur dévoué
Peut mendier une faveur de ta gracieuse main,
Tu assures son bonheur pour toujours.

ANNE

Quelle est-elle ?

RICHARD

Qu'il vous plaise d'abandonner ces tristes devoirs
À celui qui, plus que vous, a sujet de conduire le deuil,
Et de vous rendre aussitôt à Crosby Place,
Où quand j'aurai solennellement enterré
Ce noble roi au monastère de Chertsey,
Et arrosé sa tombe de mes pleurs repentants,
Je viendrai en toute hâte vous rendre mes devoirs.
Pour diverses raisons secrètes, je vous supplie
De m'accorder cette grâce.

ANNE

De tout mon cœur, et ce m'est une grande joie
De vous voir devenu si pénitent.
Tressel et Berkeley, venez avec moi.

RICHARD

Dites-moi adieu.

ANNE

C'est plus que vous ne méritez ;
Mais, puisque vous m'apprenez à vous flatter,
Imaginez que je vous ai déjà dit adieu.

Sortent [Tressel et Berkeley] avec Anne.

RICHARD

Messieurs, soulevez le corps.

UN GENTILHOMME

À Chertsey, noble seigneur ?

RICHARD

Non, chez les Frères Blancs ; là, attendez ma venue.

Sortent [gentilshommes et hallebardiers] avec le corps.

Femme fut-elle jamais courtisée de cette façon ?

Femme fut-elle jamais conquise de cette façon ?

Je l'aurai, mais je ne la garderai pas longtemps.

Quoi, moi qui ai tué son mari et son père :

La prendre au plus fort de sa haine,

Des malédictions à la bouche, des larmes dans les yeux,

Et, tout près d'elle, le sanglant témoignage de sa haine pour moi ;

Avoir Dieu, sa conscience et tous ces obstacles contre moi...

N'avoir aucun ami pour soutenir ma cause

Hormis le diable et des regards trompeur...

Et pourtant la gagner, tout un monde contre rien !

A-t-elle déjà oublié ce noble prince,

Édouard, son seigneur, qu'il y a trois mois,

J'ai poignardé dans ma colère à Tewkesbury ?

Un gentilhomme si doux et si gracieux,

Forgé par une Nature prodigue,

Jeune, vaillant, sage et à coup sûr vraiment royal,

Le vaste monde ne peut offrir son pareil

Et elle consent pourtant à abaisser ses regards sur moi,

Qui ai moissonné le printemps doré de ce doux prince,

Et qui l'ai faite veuve pour un lit de souffrance ?

Sur moi dont la somme n'égale pas la moitié d'Édouard ?

Sur moi qui boite et suis si contrefait ?

Mon duché contre un malheureux denier,

Je me suis mépris tout ce temps sur ma personne !

Sur ma vie, elle découvre en moi – je ne sais comment –

Un homme prodigieusement beau.

Je veux faire la dépense d'un miroir,

Et entretenir une vingtaine ou deux de tailleurs

Pour étudier les modes qui embelliront mon corps :

Puisque je suis rentré en grâce avec moi-même,

Je ferai quelques menus frais pour m'y maintenir.

Mais d'abord, je vais flanquer ce gaillard-là dans sa tombe,

Et retourner gémir auprès de mon amour.

Resplendis, beau soleil, en attendant que j'achète un miroir,

Que je puisse en marchant mon ombre apercevoir.

Il sort.